

Études littéraires africaines

MONGO (Pabé), *La Nolica (la nouvelle littérature camerounaise). Du maquis à la cité*. Essai. Yaoundé : Presses universitaires de Yaoundé, coll. Connaissances de..., 2005, 179 p. – ISBN 2-84936-014-7



Frédéric Mambenga-Ylagou

Numéro 23, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035474ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035474ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mambenga-Ylagou, F. (2007). Compte rendu de [MONGO (Pabé), *La Nolica (la nouvelle littérature camerounaise). Du maquis à la cité*. Essai. Yaoundé : Presses universitaires de Yaoundé, coll. Connaissances de..., 2005, 179 p. – ISBN 2-84936-014-7]. *Études littéraires africaines*, (23), 89–90.
<https://doi.org/10.7202/1035474ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

■ MONGO (PABÉ), *LA NOLICA (LA NOUVELLE LITTÉRATURE CAMEROUNAISE)*.
DU MAQUIS À LA CITÉ. ESSAI. YAOUNDÉ : PRESSES UNIVERSITAIRES DE
 YAOUNDÉ, COLL. CONNAISSANCES DE..., 2005, 179 P. - ISBN 2-84936-014-7

La Nolica se situe dans l'effervescence culturelle des Rencontres littéraires de Yaoundé et s'inscrit dans une démarche historiciste et sociologique à propos de la littérature camerounaise, voire africaine, d'expression française. La première partie expose le contexte sociopolitique qui, au Cameroun et dans l'Afrique noire francophone, de la période coloniale aux années 80, a engendré une esthétique littéraire particulière. L'auteur tente de montrer comment, par diverses pratiques coercitives, les pouvoirs colonial et postcolonial ont empêché le développement de la pensée et des actions contestataires au sein des populations opprimées. Ainsi sont nées, chez les nationalistes camerounais de l'U.P.C. (Union des Populations du Cameroun, parti d'opposition au système colonial), après la répression de 1955 et l'assassinat de leur leader Ruben Um Nyobe, des stratégies de dissimulation et de silence, soit dans le maquis, soit dans l'exil, pour échapper à la répression politique. À l'image des opposants, les écrivains de cette période se caractérisent par une écriture de "combat", empruntant ses stratégies aux "techniques de la guérilla : brouillage des repères référentiels, intrépidité des héros, violence des débats comme des combats" (p. 24). Un certain nombre de traits singularisent cette littérature : d'abord, le brouillage référentiel qui consiste à gommer les repères toponymiques et topographiques ; ensuite, la violence thématique qui se caractérise par la crudité langagière ; enfin, pour traduire cette révolte, un langage relativement conventionnel.

Dans la deuxième partie, Pabé Mongo commence son propos par un amer constat : "Autant l'oppression avait jeté les écrivains dans le maquis, autant la misère va les jeter dans l'indigence artistique" (p. 59). La création littéraire camerounaise du XXI^e siècle ne parviendrait donc pas à s'adapter au vent de liberté qui soufflerait dans le pays ; pis, elle se cantonnerait dans un "passéisme" thématique et dans "un tout-venant libertaire et linguistique" (p. 68). C'est par cette expression que Pabé Mongo définit la littérature camerounaise actuelle, dont les traits principaux sont l'absence de rigueur stylistique, la légèreté des thèmes abordés et l'incommunicabilité de la langue d'écriture, en l'occurrence le "camfranglais", mélange des langues locales et des deux langues officielles, le français et l'anglais.

La troisième partie en appelle à une nouvelle esthétique littéraire camerounaise (la "Nolica"). Dans un premier temps, Pabé Mongo incite au dépassement stylistique et thématique de la "littérature du maquis" et à la rupture avec la légèreté du "tout-venant". Deuxièmement, il propose que les thèmes exploités soient ceux de la société camerounaise ; il en inventorie trois : la misère, l'explosion sociale, la dévaluation morale. Il incite également les "noliciens" (néologisme de l'auteur) à puiser dans les

thèmes internationaux : terrorisme, déliquescence des mœurs, guerres hégémoniques et dégâts collatéraux de la science. Outre la question thématique, il propose un renouvellement des personnages. Ceux de la “Nolica” seront issus de “la maturité des petits peuples” (p. 103). Il prône enfin une langue d’écriture s’inspirant du génie culturel des langages populaires et respectant les normes du français. Il désigne cette langue d’écriture par le néologisme “francophonien”. Dans la quatrième partie, il montre comment les écrivains camerounais exilés ont pu dépasser l’enlèvement thématique et esthétique des productions littéraires locales. En somme, la “Nolica” instaurerait de nouveaux rapports de l’écrivain à la société. Il ne serait plus le combattant du maquis mais “l’accoucheur de valeurs nouvelles” (p. 124) dans une société en pleine mutation démocratique.

L’absence de rigueur formelle affaiblit la portée analytique de cet essai. On pourra aussi émettre quelques réserves sur la généralisation parfois hâtive de certaines comparaisons et analyses. Par exemple, la notion de “littérature du maquis”, caractérisant ici une littérature de contestation et de ruse langagière, se restreint à un contexte sociopolitique précis, alors même que les aspects qui la déterminent sont une modalité stylistique de tout acte littéraire. Néanmoins, l’essai a le mérite de proposer une perspective sociologique sur la production littéraire camerounaise et de susciter un débat qui atteste la vitalité de cette littérature.

■ Frédéric MAMBENGA-YLAGOU

■ NDIAYE (CHRISTIANE), DIR., *PARCOURS FIGURATIFS ET CONFIGURATIONS DISCURSIVES DU ROMAN AFRICAIN*. MONTRÉAL : UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE, COLL. PARAGRAPHES, 2006, 201 p. - ISBN 978-2-921447-17-1.

Cet ouvrage se propose de saisir l’esthétique du roman africain à partir du concept de figures, au sens sémiotique, sociocritique et rhétorique. Il se base donc sur le fait que, pour évoquer le réel bien qu’il s’avère impossible à saisir tel quel, l’écrivain se joue du langage où tout mot est figure car il est nécessairement pris dans un réseau de significations multiples. D’où la notion de *parcours*, pour désigner les trajets herméneutiques qui se dessinent à travers les enchaînements de phrases, les champs lexicaux et sémantiques, etc. À ce niveau, il est important de distinguer les parcours déjà balisés par le langage lui-même, par exemple dans les connotations, et les parcours créés, propres à telle œuvre particulière. L’analyse des parcours figuratifs et des configurations discursives ne peut donc se réaliser sur le seul réseau du texte : il est aussi essentiel de tenir compte des discours sociaux car non seulement le mot est lui-même porteur d’idéologie, mais sa réception varie en outre en fonction du lecteur et de son milieu socioculturel. C’est ainsi que, pour un wolophone, le mot *xala* désigne un